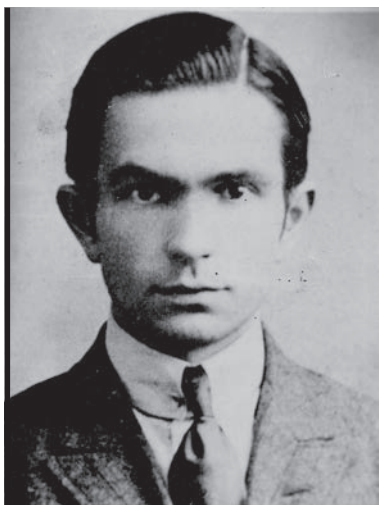


Des marais où les esprits s'embourbent : les grotesques de Paul Van Ostaijen

Importante figure des lettres flamandes du début du XX^e siècle, Paul Van Ostaijen est l'auteur d'une œuvre poétique et littéraire placée sous le signe de l'avant-garde. Né en 1896 à Anvers, il publia les recueils poétiques *Music Hall* en 1916 et *Le Signal* en 1918. Activiste engagé dans le mouvement flamand afin de s'émanciper du joug francophone, il chahuta en compagnie d'autres militants le cardinal Mercier lors de la visite de ce dernier à Anvers en novembre 1917. Le primat était violemment opposé à la néerlandisation de l'enseignement supérieur. De 1918 à 1921, Van Ostaijen résida à Berlin qui était à l'époque balayé par un climat révolutionnaire tant politique qu'artistique. Influencé par l'expressionnisme allemand, par l'unanimisme français, par Whitman comme l'évoque le traducteur Jan H. Mysjkin, il noue une renaissance esthétique et un désir de voir un nouveau monde naître sur les cendres de la guerre. À Berlin, il fréquentera les peintres Grosz, Klee et Kandinsky, assistera à la répression des Spartakistes, à l'assassinat des leaders Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, à la montée de la crise économique. Côtoyant le dadaïsme berlinois (Richard Huelsenbeck, Raul Hausmann...), face à la faillite des idéaux humanistes, à la boucherie de la guerre, il rompra avec la poésie humanitaire. Il publiera en 1921 *Ville occupée*, dont la typographie inventive rappelle Dada, et se lancera dans la veine des grotesques que Jan H. Mysjkin fait découvrir aux lecteurs francophones pour leur plus grand bonheur. Dans les grotesques rassemblées dans ce volume (*Le Trust du patriotisme*, *Le Bordel d'Ika Loch*, *Hors-la-loi*), sur les ruines des utopies ne dansent plus que la farce, la raillerie, le burlesque érigé au rang d'instrument d'analyse de l'absurdité de la vie politique, de l'existence. L'indépendance farouche d'un esprit libre parcourt ces textes ciselés avec

la plume de la satire corrosive et de l'humour. Van Ostaijen, qui a professé une poésie humaniste, tourne le dos à ce qu'il a chéri, disséquant désormais l'existence sous le scalpel de la satire. Figure de pensée, usant des procédés de la parodie, des ingrédients de l'irrationnel, de l'«inquiétante étrangeté», le grotesque engage une vision du monde. *Le Bordel d'Ika Loch* aborde l'absurde sous l'angle du lieu marginal qu'est le lupanar. On pense au *Balcon* de Genet, à la focalisation sur le bordel comme métonymie de la société; on pense à la verve rabelaisienne, à l'art de la dérision du peintre James Ensor ou de l'écrivain flamand Hugo Claus, mort il y a dix ans. Dans *Le Trust du patriotisme*, visionnaire, Van Ostaijen anticipe à un siècle de distance le ferment nationaliste qui déchire actuellement l'Union européenne. Stigmatisation des politiciens véreux et abjects, passage au vitriol du chauvinisme, du patriotisme enflammé, des faux prophètes, diagnostic des manœuvres de domination au niveau individuel et au niveau collectif, climat kafkaïen dans *La Prison dans le ciel*, récit d'un prisonnier affligé d'un syndrome de Stockholm pénitentiaire, qui ne peut vivre et se sentir libre que dans les chaînes, humour érigé en arme métaphysique destituant les faux dieux, religion, patrie, famille..., les grotesques de Paul Van Ostaijen sont autant de miroirs grossissants qui captent le souffle d'une époque, les petitesesses, les aveuglements de l'entre-deux-guerres, des aveuglements qui sont encore les nôtres. Du bordel d'Ika Loch comme expression du capitalisme, Paul Van Ostaijen écrit: «Femmes sveltes pour hommes corpulents; femmes lourdes pour éphèbes; filles fraîchement sorties de leur coquille pour vieillards épicuriens; et pour le reste de la clientèle, la masse flottante des hommes de vingt-cinq à quarante-cinq ans, les dames d'un intérêt cérébral-érotique - voilà en grandes lignes le schéma de la maquerelle Ika Loch, son plan de travail» (p. 75). Poète radical, écrivain iconoclaste de l'entre-deux-guerres, Paul Van Ostaijen plonge ses grotesques dans la jubilation de qui dessille les yeux de ses contemporains et des générations



Paul Van Ostaijen (1896-1928),
collection «Letterenhuis», Anvers.

à venir. Sans moralisme ni position de surplomb, il pointe les marais où les esprits s'embourbent, braque ses jumelles sur les zones de folie, de déraillement. En perpétuel devenir, après avoir rompu avec l'expressionnisme humanitaire qui colore son recueil *Le Signal*, il sautera par-dessus l'aventure dadaïste berlinoise pour élaborer un manifeste de «poésie pure». Miné par la phtisie, il doit quitter Anvers en 1927 afin de rejoindre un sanatorium dans la province de Namur. Il meurt en 1928 de la tuberculose, à l'instar de Kafka, qu'il traduit en néerlandais comme le souligne Jan H. Mysjkin dans son éclairante préface. Saluons le traducteur et les éditions Samsa de nous livrer ces grotesques. Une œuvre roborative, incendiaire, salutaire en ces temps de rétrécissement conceptuel et de domination castratrice du «politiquement correct».

Véronique Bergen

PAUL VAN OSTAIJEN, *Le Trust du patriotisme et autres grotesques*, préfacé et traduit du néerlandais par Jan H. Mysjkin, avec l'œil complice de Pierre Gallissaires, éditions Samsa, Bruxelles, 2018, 190 p. (978 2 87593 157 3).

MUSIQUE

«On dirait de l'eau pétillante» : Lander Gyselinck, batteur de jazz

Il collectionne les récompenses, dont le prix flamand de la Culture pour la musique 2015 est sans nul doute un sommet, et il a déjà été affublé d'autant de surnoms ronflants: le batteur au style kung-fu, le wonderboy du jazz belge, la «bête de jazz» au cœur hip-hop, etc. Pourtant, il est loin d'être le batteur le plus talentueux d'un point de vue purement technique, comme il le reconnaît volontiers. Qu'est-ce qui fait alors du Gantois Lander Gyselinck (° 1987) un musicien tellement hors pair?

C'est à la fin des années 1990 que je l'ai vu à l'œuvre pour la première fois. À l'époque, il était le batteur du groupe de langue néerlandaise *Mambocito Mio*, qui mariait jazz, rythmes sud-américains, Frank Zappa et poésie de l'absurde pour en faire une combinaison inimitable. Lander Gyselinck attirait déjà l'attention. Parce qu'il était le seul gamin de douze ans (et qui paraissait en fait encore plus jeune) parmi une bande d'ados de dix-huit ans, mais aussi parce qu'il pouvait suivre sans la moindre difficulté les changements de rythme et d'atmosphère des morceaux qu'ils interprétaient.

Lander Gyselinck s'est intéressé très tôt à la musique. À quatre ans, il battait déjà le tempo avec des ustensiles de cuisine. À cinq ans, il recevait sa première batterie, un jouet en plastique auquel il ajouta immédiatement d'autres éléments, entre autres des bouteilles en plastique. Ce qu'il fait d'ailleurs toujours en 2018. Pour créer son propre son, il a besoin de plus qu'un ensemble de percussions standard. Un journaliste nous en a donné la description suivante: «Il installe sur sa grosse caisse deux bongos, là où se trouvent normalement deux toms. Il n'y a pas une, mais deux caisses claires de tailles différentes. Aucune cymbale